

Vie démasquée de Bauta

Dans l'exemplaire des Acta Sanctorum Augusti... (t. 3, Anvers, Apud Bernardum Albertum vander Plasche, 1737, p. 380-381) de la bibliothèque de l'université Grégorienne (Rome), est glissé un folio manuscrit allographe plié en quatre. Une notule finale indique qu'il s'insère dans la tradition d'un certain Francesco Diedo. Il n'existe aucune autre version connue de ce texte non daté et comme il arrive que les transmetteurs complètent la copie, il n'est pas exclu que cet état soit enrichi par rapport à une version précédente disparue ou non connue. Même si la main est appliquée (elle semble plutôt dater du milieu du XVI^e siècle), le texte n'est pas exempt de ratures qui n'ont pas été reproduites. La traduction ne cherche pas à masquer le caractère assez rudimentaire de la composition. Comme il se doit, même si elle semble relever de ce genre toujours existant de l'agiografiction, cette histoire est véridique, le doute ne devant s'appliquer qu'au lecteur – puisse-t-il être indulgent envers lui-même.

Frédéric Gabriel

Sous le règne d'Hadrien VI, la ville de Rome fut en proie à un mal insidieux et terrible qui touchait les humbles, mais aussi les nobles, scandalisés que la maladie n'ait pas plus de considération pour leur rang et le prestige de leur nom. Certains prétendaient que le fléau était imaginaire, et mouraient. Chacun avait de plus en plus conscience de son futur posthume et regardait son prochain avec suspicion. Les présences se firent discrètes, les habitations se transformaient en clôtures et les chambres en cellules. Abandonnés à eux-mêmes, les individus se redécouvraient parfois avec crainte, interprètes de leur propre disparition ; nombreux se révélaient inférieurs à leurs vertus supposées et la survie remplaçait la vie. Le fil d'Ariane se rompait. Rares étaient ceux qui osaient sortir, ils ressemblaient à des fantômes ou à des spénopogones. Les quiddités se dissipaient, la corruption des esprits se révélait dans la putréfaction des corps, gisants, transis et linceuls souillés s'amoncelaient, de fragiles *Requiem* résonnaient souvent et les cimetières affichaient complet. Les orphelins ne tardaient pas à rejoindre leurs géniteurs. De plus en plus de tombes restaient anonymes car plus personne ne s'occupait des inscriptions. Les âmes partaient au ciel ou en enfer plus vite que d'habitude.

Par ce mal, les visages se désagrégeaient et les malades portaient des masques peints représentant un visage, à défaut d'en posséder encore un. Il y a bien des détails qu'il ne faut pas évoquer ici. Le poison s'immisçait partout, les vagues de l'affliction envahissaient la ville et flétrissaient toute expiation et supplication. Humble copiste, Marcello vivait sur la via Lata. Sa famille ayant succombé, il choisit de mourir au monde. Fuyant la ville avec son lot de roitelets aveugles et malfaisants, il s'était résolu à garder ses distances, y compris avec lui-même. Après quelques jours de marche, il parvint à un lieu qui lui paraissait suffisamment éloigné des vicissitudes. Entre l'abbaye de Valvisciolo et le monastère de Santa Maria di Monte Mirteto, mais plus proche de celui-ci, Marcello s'était installé dans les ruines d'une petite ville abandonnée. La nature y est redevenue vivace, envahissant tous les espaces, elle lui permet de survivre avec frugalité.

Dans cette solitude chagrine, sans préparation, dépaysé, Marcello tâtonne. Dans ce retrait, le temps paraît suspendu. Une nouvelle page blanche s'ouvre devant lui, la calligraphie est désormais celle du Verbe en lui. La récitation de quelques psaumes lui sert d'habitude dans cette vie bouleversée, et les règles des moines qu'il a pu copier jadis lui semblent bien peu adaptées, il ne sait pas vraiment ce qu'est un ermite. Au fond, ne serait-il lui-même qu'un sarabaïte, un gyrovague ? Déjà, la douleur se délite en lui, et d'ailleurs personne ne pourrait entendre ses imprécations. Sa solitude le sauve et lui pèse. Elle lui fait contempler en silence ces ruines qui constituent son nouveau monde. Parfois, tel un somnambule, il arpente les allées anciennes envahies d'herbes folles, s'aventure entre les

murs restés debout et redécouvre, au creux du silence, les bruissements de la nature qui s'approprie les lieux. De nuit en nuit, ils semblent s'intensifier au point que Marcello explore jour après jour les lieux de manière plus minutieuse. Une antique sculpture retient son attention, il croit l'identifier comme étant Jupiter chevauchant un lion, une figure d'autant plus curieuse quand il s'aperçoit qu'elle jouxte un vieux tombeau à l'abandon, celui de sainte Bauta, comme l'indique l'inscription que surplombe une croix. Il lui semble bien avoir le vague souvenir d'une histoire la concernant chez Pietro de' Natali. La jeune épouse d'un teinturier installé près de la porte Querquétulane s'intéressait surtout à sa propre beauté et à ses parures, dans l'atelier de son mari, elle passait plus de temps à regarder son reflet à la surface de l'eau qu'à travailler. Lors d'une promenade le long du Tibre, elle vit trois enfants pauvres jouer imprudemment sur la berge, puis tomber dans le fleuve. Elle les sauva mais fut emportée par le courant et ne dut la vie qu'à un bénédictin qui se trouvait quelques lieues plus loin. Confiée au monastère de sainte Cécile, tout proche, elle fut reçue par les *Umiliati* et choisit la clôture. Son zèle fut si extrême qu'elle devint réputée, fut révéree et prophétisa, jusqu'au jour où sa cellule fut retrouvée vide sans explication.

Jour après jour, Marcello revient devant le tombeau et s'aperçoit finalement que ses inscriptions sont modifiées, qui plus est dans des écritures différentes, avec toujours une apparence d'ancienneté. Il lui arrive parfois de douter de ses yeux qui lui font voir *en énigme*. Son asile ne serait-il qu'un songe ? La pierre n'est pas friable et les lettres sont ciselées, mais bien souvent elles lui restent étrangères, indéchiffrables.

Une nuit, Marcello est réveillé par des murmures lointains. Dans l'obscurité, guidé par des bruits qui l'amènent près du tombeau, la stupeur s'empare de lui. Là encore il n'en croit pas ses yeux. À la lumière de la lune, des ombres dansent frénétiquement avec de faux visages, criant et répétant en chœur (avec un abominable art du clarino) *Maska ! Nox perpetua !* avant de longues phrases sans grammaire ni sens. Est-ce la mélancolie qui lui dépeint la scène ? En un curieux phénomène, les paroles prennent corps dans l'air, comme sur des phylactères flottants, et se déposent sur le tombeau. Caché derrière un tronc, les oreilles martyrisées, Marcello s'absente de lui-même, livide, son corps se fige dans ces limbes nocturnes et adverses. Le mort l'emporte sur le vif. Ces bacchanales et autres momeries s'éternisent avant l'aube mais brusquement, toutes ces ombres s'arrêtent de gesticuler, se saisissent de leur langue, plus longue que nature, l'arrachent et la jettent dans le tombeau. Marcello réalise qu'il est ouvert. Une créature s'en extirpe, se redresse lentement, parée d'un suaire. Son visage est recouvert d'un masque qu'elle ôte d'un geste empreint de noblesse, avant de le jeter, mais le geste se répète encore et encore car apparaît toujours un autre masque sous celui qui vient d'être enlevé. Voiler le lieu de la similitude, est-ce une offense au Créateur ou le signe de la conscience de son infériorité et d'une saine pudeur ?

Une foule de voix se presse dans l'esprit de Marcello, perdu dans la nuit. Puis l'aube naissante le surprend abîmé et enfermé dans ses pensées, ultime écho de ce qu'il a cru entendre. Le tombeau est ouvert, vide. Marcello s'avance, s'y couche, et s'endort.